

LE RENARD

Le souffle du renard

Qu'elles soient végétales, urbaines ou numériques, les forêts sont labyrinthes et abris, promenoirs envoûtés où s'oublier. Grands arbres, grandes artères, réseaux, toiles et cadastres : on creuse le même lexique pour le dedans et le dehors, pour la clairière et pour la place, pour la réalité des lianes et la virtualité des liens.

L'enfance campe toujours aux lisières, prête à s'enfoncer jusqu'aux confins des cimes, des avenues ou des algorithmes. Les forêts jouent à merveille dans les rêves des faiseurs de cabanes ou des visiteurs de sites ; accolement du refuge et de la jungle. C'est pour la rêverie le lieu idéal, affolé de contrastes ; tout réclame d'y être interrogé, remis en question.

Je parle des forêts, mais je pense au théâtre. Je pense au théâtre, mais je parle d'enfance. Je tiens en haute estime les premiers temps de la vie, pour ce qu'ils nous donnent, pour ce qu'ils nous volent, et ce qu'ils nous laissent.

Quand j'ai commencé à aimer le théâtre de la manière la moins explicable qui soit, l'enfantin s'est réveillé. C'était une force de pensée et d'action. C'était une qualité de regard et de geste. Il revenait ; l'enfantin dont on faisait d'instinct la clairière où marnent les premières intuitions de poésie, les premiers éclats de philosophie et la pure vie des commencements. Le théâtre tapait sur sa cuirasse comme un soleil neuf.

Quand je parle des forêts je parle du théâtre qui parle de l'enfance qui parle des forêts qui parlent du théâtre.

Des forêts de l'enfance pensées pour se perdre et se trouver, un renard surgit toujours : auxiliaire insaisissable, il nous conforte autant qu'il nous égare, nous fascine autant qu'il nous inquiète.

Qui était-il, celui qui, des semaines durant, élit domicile dans la poussière du théâtre en chantier ? Qui était ce squatteur résolu, qu'on surprit méditatif ou errant, sur les passerelles et dans les gravats ? Un renard. Un beau renard. Un beau renard roux, comme celui des contes et des fables. Dans le silence des nuits, amoureux des restes de catering, il bâfrait. Autochtone ou émigré ? Intrus ou messenger ?

Il se fit des amis parmi les ouvriers, hérita de plusieurs surnoms. On fut tenté de le caresser, mais c'était un renard, un beau renard, un beau renard roux, qui portait sa crainte de l'homme en bouclier et son désir de l'homme en guise d'épée. Un matin de septembre, on le captura pour le reconduire dans la forêt. Du véhicule emprunté pour aider sa sortie de scène, il surgit, hagard, perdu, effaré de voir soudain des buissons, des arbres et un chemin caillouteux. Fallait-il chasser des planches un renard qui semblait préférer la forêt métaphorique à la forêt réelle ? Fallait-il le pousser à quitter la coulisse, le priver de la cour encore neuve, du jardin vierge ?

A-t-on bien fait ?

Je veux croire que ce renard qui se prenait pour une servante bouleversera au long cours la destinée du splendide Théâtre de Carouge. Ce n'était pas un petit innocent, victime d'une erreur d'aiguillage. Il était au théâtre. Il était là chez lui, comme nous le sommes quand nous savons nous rendre disponibles à l'hétérotopie qu'est un théâtre : un espace autre, une utopie localisée. Il venait nous rappeler qu'au théâtre, comme dans les cabanes d'enfant, comme dans les asiles ou les cimetières, les règles sont autres.

Quand le présent, à bout de souffle, s'englué dans des visions à court terme et des pensées éreintées, le présent du théâtre nous renvoie à tous les êtres que l'on porte en soi, à tous les devenirs promis, à tous les rêves qu'on écope quand on assiste à un spectacle. Je suis moi et celle-ci. Je suis moi et celui-là. Moi et Lady Macbeth. Moi et Trigorine. Sans discontinuité entre les espèces, réelles ou imaginaires, au théâtre j'accueille tous les êtres, tous les autres.

Ce beau renard roux se sentait ici chez lui, parce qu'il ne devrait pas exister de lieu plus disponible, plus ouvert, plus accessible, qu'un théâtre, et il le sentait, et il pariait sur notre foi en un monde où nature et culture ne seraient plus opposées et où les animaux, les humains, les plantes, les météores et les esprits formeraient la grande marée vivante des existants.

C'était un renard qui rêvait d'un continuum exemplaire entre humains et non-humains. Il se fichait de piquer des biscuits oubliés dans une soucoupe, ne me faite pas croire qu'il était là pour la bouffe. C'était un militant, qui murmurait à notre oreille : résistez à l'entre-soi, mes chers, et de votre arche laissez toujours la porte ouverte. Embrassez le moineau ou le furet, embrassez l'étranger, embrassez le mendiant.

C'était un renard anthropologue et poète, moderne et classique à la fois ; il aimait les poèmes qui parlent des forêts, peut-être plus que les forêts elles-mêmes.

Il était prêt à tout, bon sang.

S'il revient, je propose qu'on le garde. Qu'il ait sa loge. Qu'on ne le domestique pas. Qu'on ne le costume pas, qu'on ne le maquille pas, qu'on ne l'affuble pas. Qu'on ne le caresse qu'à condition de ne rien retirer de la poudre de sauvagerie qui nimbe sa fourrure. Qu'on le laisse être ce sauvage consentant, cet être bien partout, parce qu'épris de confiance en une autre manière de penser et de vivre.

S'il revient, peut-être pourrait-on lui donner la place du souffleur ?

On l'écouterait.

Il saurait tout ce qu'on a oublié.

Fabrice Melquiot, auteur et metteur en scène